

## Greimas lecteur de Saussure et de quelques autres

Michel Arrivé

Une précaution, indispensable, pour commencer. Comme chacun sait, comme je le rappellerai par une citation dans quelques instants, Greimas a toujours revendiqué la qualité de linguiste. Avec juste raison, certes, même si certains linguistes, il s'en plaignait, la lui refusaient. Mais il est une qualité qu'à ma connaissance il revendiquait peu, sauf, peut-être, pour son strict usage personnel: c'est celle d'historien de la linguistique. Son souci principal n'était ni d'établir aussi exactement que possible l'interprétation d'un appareil théorique, ni de le suivre dans son utilisation ultérieure. C'était, fondamentalement, celui de construire le sien, celui de la sémiotique. Pour ma part, j'interviens aujourd'hui, aussi modestement que possible, en historien. De la linguistique, certes, mais aussi de la sémiotique. C'est en cette qualité que je décrirai les positions prises par Greimas à propos du texte de Saussure, enfin, de ce qu'on appelle comme ça, c'est-à-dire, pour Greimas, d'abord le *CLG*, puis le premier texte publié par Saussure, l'illustre *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes*. On ne s'étonnera donc pas de trouver dans mon exposé quelques critiques à l'égard de ces positions. Elles ne sont formulées que par rapport au texte de Saussure, et ne visent en rien la place que ces positions prennent dans l'appareil théorique construit par Greimas, à qui je reconnais, comme à tout autre, le droit d'utiliser à sa façon les théories antérieures aux siennes.

On pourrait commencer par dire que Greimas avait deux bonnes raisons de porter à l'œuvre de Saussure un intérêt déterminé. C'était d'abord sa qualité de linguiste. Greimas, je viens de le rappeler, a en effet toujours revendiqué cette qualité. Je n'en veux pour preuve que les propos qu'il a tenus, en 1983, lors du colloque qui, à Cerisy-la-Salle, lui était consacré:

“Même si maintenant les linguistes me rejettent et ne me considèrent pas comme l'un des leurs, moi, je prétends être linguiste dans mes origines et dans la façon de conduire ma pensée. Je crois que j'ai toujours cherché à prendre en compte la totalité de l'histoire de la linguistique, essentiellement en tant que philosophie du langage, passage de cette philosophie vers une science du langage” (Greimas, in Arrivé et Coquet 1983-1987, pp. 305-306).

Deuxième raison pour Greimas de s'intéresser à Saussure: sa qualité de sémioticien. C'est ici le Saussure initiateur de la sémiologie qui est convoqué:

“De la confrontation des résultats d'ordre méthodologique obtenus par l'école de Focillon et des intuitions nombreuses contenues dans l'œuvre de Malraux avec les principales acquisitions de la linguistique structurale, de l'extension du saussurisme à la musicologie, où la conception de la musique en tant que langage paraît aller de soi, sortirait certainement, en même temps qu'une meilleure compréhension de problèmes propres à chaque domaine, une sémiologie générale pressentie et souhaitée par F. de Saussure” (Greimas 1956-2000, p. 377)

On remarque les précautions prises par Greimas à l'égard du statut de la sémiologie saussurienne: elle n'est, selon lui, que “pressentie et souhaitée”. Les deux adjectifs qu'il emploie sont peut-être un peu insuffisants, même si, en 1956, on ne pouvait tenir compte que du *CLG*: la sémiologie s'y trouve définie et programmée, brièvement, certes, mais en plus des deux phrases que Greimas alléguera plus tard (voir le *CLG*, pp. 33-35, puis 100-101). Mais ce n'est pas là le plus important. Ce qui compte, à mes



yeux, c'est que la disjonction entre le Saussure linguiste et le Saussure sémiologue a pour Greimas quelque chose d'artificiel. Rien d'étonnant à vrai dire dans le refus de cette distinction: le point de vue qui sera revendiqué dès les premières pages de *Sémantique structurale* a pour effet de "suspendre la distinction entre la sémantique linguistique et la sémiologie saussurienne" (Greimas 1966, pp. 8-9). Saussure lui-même, tel toutefois que je le lis, envisage comme possible cette "suspension", au sens de "neutralization": c'est l'une des rencontres solides entre les deux appareils théoriques. Mais l'une des seules. Car pour le reste Greimas s'éloignera progressivement d'un saussurisme auquel il n'a d'ailleurs pas adhéré d'emblée.

On l'a compris: pour décrire cet itinéraire, il est indispensable d'envisager les faits du point de vue historique, voire préhistorique. C'est d'abord en véritable préhistorien de la sémiotique que je vais remonter aussi loin que possible dans le passé scientifique de Greimas, jusqu'à ses "origins", comme nous venons de l'entendre dire.

Greimas évoquera lui-même, en 1956, les premiers temps de son statut de linguiste:

"Réflétant la conviction à peu près unanime de ses maîtres, un jeune linguiste de 1935 avait encore tendance à considérer avec dédain les travaux des écoles de Genève et de Prague, dont l'ésotérisme, disait-on, cachait mal les spéculations purement théoriques, contraires aux faits linguistiques positifs et au bon sens le plus élémentaire" (Greimas 1956-2000, p. 371).

Même s'il retarde d'au moins un an dans le passé cette allusion à sa propre histoire de linguiste, Greimas évoque de façon exacte ce que pouvait être, dans l'immédiat avant-guerre, l'attitude des linguistes qui étaient ses maîtres au moment du début de ses études en France. L'excellent Antonin Duraffour, avec qui il travailla à Grenoble, de 1936 à 1939, sur des problèmes de préhistoire du lexique, était un linguiste de terrain, spécialisé dans la description, surtout phonétique, des parlers francoprovençaux. C'est sans doute lui qui est qualifié de "maître remarquable" dans le texte de 1983-1987 (p. 302). Ses travaux, je les ai feuilletés, sont effectivement au plus haut point intéressants, mais ne comportent, si j'ai bien lu, aucune allusion à Saussure, bien qu'ils datent du début des années 1930, époque où le *Cours* était déjà lu en France par plusieurs linguistes. Ce n'était pas encore le cas pour le très jeune linguiste qu'était alors Greimas, qui ne faisait que suivre, autour de sa vingtième année, l'exemple de ses maîtres français, linguistes de terrain peu portés sur les problèmes théoriques.

Progressons de douze ans dans les travaux de Greimas. L'attitude qu'il manifeste à l'égard de Saussure dans ses deux thèses soutenues à la Sorbonne en 1948, continue à m'étonner. Elles ont été dirigées, la première, thèse "principale", par Charles Bruneau, la seconde, thèse "complémentaire", par Robert-Léon Wagner<sup>1</sup>. Le premier, fidèle élève et successeur de Ferdinand Brunot, n'avait pas pour Saussure l'antipathie déterminée de son prédécesseur. Mais il avait peu d'intérêt pour lui. Il n'en allait pas de même pour Wagner, qui cite et commente longuement Saussure dans ses publications de cette époque et ne pouvait manquer d'en recommander la lecture à ses doctorants. Cependant la bibliographie, très abondante, des deux thèses de Greimas ne cite pas le *CLG*. Si j'ai bien lu, il n'est jamais cité dans aucun des deux ouvrages. Quant à l'attitude adoptée dans les deux textes à l'égard des faits de lexique qu'ils se donnent comme objets, elle est double et, d'une certaine façon, contradictoire. En effet, Greimas campe, en certains points, sur des positions saussuriennes: il revendique pour son étude un aspect "statique", en "évitant autant que possible le point de vue historique" (2000, p. 7). Attitude qui est constamment maintenue, à quelques entorses près, d'ailleurs à chaque fois justifiées. On le voit: la distinction semble bien être celle que Saussure introduisait, quarante ans avant, en opposant les points de vue synchronique et diachronique. C'est d'ailleurs en ces termes saussuriens que Georges Matoré, dans son compte rendu des deux thèses, décrira le parti retenu par Greimas (Matoré 1948-1953, p. 118). Mais Greimas lui-même ne retient pas la terminologie saussurienne, et s'en tient à l'opposition *statique/historique*, comme s'il souhaitait effacer toute référence explicite au *CLG*. Et, sur d'autres

---

<sup>1</sup> La première thèse a pour intitulé complet *La mode en 1830. Essai de description du vocabulaire vestimentaire d'après les journaux de l'époque*. La seconde a pour titre *Quelques reflets de la vie sociale en 1830 dans le vocabulaire des journaux de mode de l'époque*.



problèmes il s'oppose, presque littéralement, à Saussure. Ainsi quand il prend, dans la même page de la thèse principale, le parti de se "tenir le plus près possible des choses: prendre pour point de départ le monde des réalités et non celui des mots" (2000, p. 7). On est aux antipodes absolus tant des positions de Saussure que de celles Greimas prendra dès la *Sémantique structurale*. Je les rappelle, ses positions:

"La reconnaissance de la clôture de l'univers sémantique implique, à son tour, le rejet des conceptions linguistiques qui définissent la signification comme la relation entre les signes et les choses, et notamment le refus d'accepter la dimension supplémentaire du *réfèrent*, qu'introduisent, en matière de compromis, les sémanticiens 'réalistes' (Ullmann) dans la théorie saussurienne du signe, elle-même sujette à caution: elle ne représente qu'une des interprétations possibles du structuralisme de Saussure. Car se référer aux choses pour l'explication des signes ne veut rien dire de plus que tenter une transposition, impraticable, des significations contenues dans les langues naturelles en ensembles signifiants non linguistiques: entreprise, on le voit, de caractère onirique" (Greimas 1966, pp. 14-15).

J'ai cité le texte dans son entier, pour montrer qu'à cette époque Greimas est devenu non seulement saussurien, mais post-saussurien, puisqu'il en vient à mettre en cause comme "elle-même sujette à caution la théorie saussurienne du signe". Je reviendrai sur ce point plus tard, car il est particulièrement important dans l'attitude de Greimas à l'égard de Saussure, qui, on commence à le comprendre, est très éloignée de la totale vénération.

Mais je m'en tiens pour l'instant au texte des deux thèses. S'il est possible d'émettre une hypothèse sur des indices aussi fragiles que ceux que j'ai notés, on a l'impression que le Greimas de cette époque connaît, par la rumeur, certains aspects de l'enseignement de Saussure, mais l'a lu de façon superficielle, au point de ne pas apercevoir l'un des aspects principaux de sa réflexion, l'exclusion de l'"objet désigné", qui n'a pas encore pris le nom de réfèrent. Quoi qu'il en soit, il le considère encore de façon légèrement méfiante, et croit inutile, ou, peut-être, imprudent de le citer dans le travail universitaire qu'est une thèse, même quand il se trouve qu'il se situe sur des positions théoriques voisines.

Huit ans plus tard, les choses ont changé du tout au tout. Greimas publie dans *Le Français moderne*, en juillet 1956, un article intitulé "L'actualité du saussurisme" à l'occasion du 40<sup>ème</sup> anniversaire de la publication du *Cours de linguistique générale*. Greimas se révèle dans ce texte très bon connaisseur du texte saussurien et de l'influence qu'il a commencé à exercer sur les sciences humaines de l'époque. Que s'est-il passé entre 1948 et 1956? Greimas, toujours assez discret sur son autobiographie intellectuelle, n'en dit pas grand-chose. On peut se laisser aller à deux hypothèses, propres d'ailleurs à se cumuler. C'est d'une part le travail entrepris avec Georges Matoré. C'est d'autre part la rencontre, à Alexandrie, avec Roland Barthes.

Avec Georges Matoré, Greimas a commencé à travailler sans doute un peu avant l'achèvement de ses thèses, dans l'immédiat après-guerre. Son premier texte en français est, en collaboration avec Matoré, une série de "Notes lexicologiques", qui, publiées en 1947, furent suivies, sous le même titre, d'une autre série en 1949, puis d'un article, en deux temps, publié en collaboration par les deux auteurs dans les *Romanische Forschungen*, dès 1950: "La méthode en lexicologie". C'était le premier moment d'un projet plus vaste, celui de fonder la lexicologie. Greimas rappelle cet épisode en 1983-1987, non sans avoir une fois encore tendance à le reculer quelque peu dans le passé. Il le présente, au même titre que ses thèses de 1948, comme un échec, mais un échec d'une certaine façon positif, puisqu'il l'a détourné des "vieilleseries" du champ notionnel et du champ lexical:

"Pour moi, la non-pertinence du niveau des signes, je l'ai vécue dans mon expérience lexicologique, parce que c'est la lexicologie que nous avons cherché à fonder avec Georges Matoré dans les années 1940-1950. Un tel constat, vous le comprenez, met tout de suite dans un climat de refus de toute notion de champ notionnel, de champ lexical, etc., ces vieilleseries qui traînent encore autour de nous" (1983-1987, p. 303; un peu plus loin dans le même texte, p. 325, il dira, avec la violence inchangée du souvenir de l'échec, que "la lexicologie ne peut pas être validée, qu'il faut la jeter à la poubelle de l'histoire pour passer à la sémantique").

On aura remarqué une sorte de coup de patte donné, au passage, au “niveau des signes”: il vise sans doute Saussure, d’jà atteint, on vient de le voir, par une mise en cause un peu plus explicite dans *Sémantique structurale*. Mais c’est surtout la lexicologie à la Matoré qui se trouve atteinte: le livre prévu paraîtra, en 1953, sous la signature du seul Matoré. Greimas n’y est cité, dans l’ “Avant-Propos”, que comme “lecteur du manuscrit”, avec Quemada. Et l’ouvrage en deux volumes annoncé, sous la double signature de Greimas et de Matoré, sur *Art: le mot et la notion de 1699 à 1857* ne verra jamais le jour.

Échec, donc, mais positif, et même doublement positif. Car en même temps qu’il a fait connaître à Greimas l’épreuve de la tentative avortée, Matoré lui a fait lire le *Cours de linguistique générale*, qui est l’une des références principales de *La méthode en lexicologie*: un chapitre entier de l’ouvrage don’t Greimas, on vient de le voir, a lu le manuscrit est consacré au *CLG*, pour l’essentiel à l’opposition *synchronie/diachronie*, qui se trouve à la fois posée comme fondamentale et critiquée par les excès auxquels elle pourrait donner lieu dans le domaine de la lexicologie.

C’est donc là l’une des origines, sans doute la première, de l’attention portée à Saussure par Greimas. La seconde vient de la rencontre de Greimas avec Barthes, en 1949, à l’Université d’Alexandrie, où ils viennent l’un et l’autre d’être nommés. Cette fois Greimas est un peu plus explicite, au point d’escamoter complètement Matoré. Et, en dépit de son aversion avouée pour la chronologie, il établit la succession des lectures que les deux jeunes professeurs font en commun:

“Bien plus important, la découverte de Saussure que nous avons faite en commun avec Barthes – Saussure, puis Jakobson, Lévi-Strauss, et Hjelmslev ensuite. En tout cas il est clair pour moi que j’ai connu Hjelmslev avant l’histoire du canal de Suez (1956), date de repérage, parce qu’è ce moment je me trouvais en Égypte” (1983-1987, p. 304)

Quoi qu’il en soit des origines de sa lecture de Saussure, Greimas semble bien en 1956 être devenu pleinement saussurien et se plaint même du peu d’influence que Saussure exerce en France sur l’évolution de la linguistique. Déploration sans doute un peu excessive: ne serait-ce que dans le domaine de la grammaire française, de nombreux auteurs font intervenir les concepts saussuriens dans leurs analyses: je ne cite pour mémoire que Guillaume, Damourette et Pichon, Tesnière, Gougenheim et Wagner, tous avant 1939. Sans parler de Martinet, en linguistique générale. Ignorance, compréhensible, pour certains de ces auteurs, ou polémique, vraisemblable, pour d’autres, notamment Martinet, que Greimas avait en horreur? Il faudrait une étude, attentive et difficile, des lectures de Greimas à l’époque: Tesnière, qu’il utilisera abondamment, est, avant 1959, date de la publication posthume des *Éléments de syntaxe structurale*, à peu près inconnu. Et je doute que Greimas ait porté beaucoup d’intérêt à Damourette et Pichon, contrairement à Barthes, qui les lit assidûment. Mais Greimas décrit avec clarté et alacrité les pièces essentielles de l’appareil théorique mis en place dans le *CLG*. Il analyse d’autre part avec une acuité très remarquable l’influence du *Cours* sur plusieurs secteurs des sciences humaines de l’époque. C’est même l’enjeu essentiel de l’article tel que Greimas le programme:

“Les lignes qui suivent, loin d’esquisser une nouvelle apologie, voudraient plutôt montrer l’efficacité de la pensée de F. de Saussure qui, dépassant les cadres de la linguistique, se trouve actuellement reprise et utilisée par l’épistémologie générale des sciences de l’homme” (1956-2000, p. 372)

Conformément à ce programme, Greimas envisage avec l’optimisme qui le caractérise à cette époque l’extension des points de vue saussuriens à l’ensemble des sciences humaines. Je ne reviens pas sur ces aspects, qui sont bien connus depuis la republication de l’article de Greimas en 2000. Je m’autorise à rappeler que j’en ai parlé dans un chapitre de mon livre *À la recherche de Ferdinand de Saussure*.

Mais quel usage fait-il lui-même de Saussure dans l’élaboration, quelques années plus tard, de la sémantique structurale, puis de la sémiotique? Il est beaucoup plus réservé, et la portée des réserves qu’il formule est de plus en plus étendue.



Dès les années de rédaction de *Sémantique structurale* – sans doute à partir de 1963, certainement en 1964 – Greimas prend ses distances avec Saussure. Les réserves formulées sur la théorie saussurienne du signe se précisent et s'explicitent. C'est en réalité non seulement le concept de signe qui est mis en cause, mais aussi celui, fondamental chez Saussure, de "système de signes":

"La langue n'est pas un système de signes, mais un assemblage – dont l'économie reste à préciser – de structures de signification" (1966, p. 20).

On le voit: sans que le nom de Saussure soit ici allégué, Greimas vise ici l'illustre passage du *CLG* qui définit la langue comme l'une des "systèmes de signes" objets futurs de la sémiologie. Et on s'étonne peu de le voir mettre en cause le principe de l'arbitraire du signe, et, par là, d'évoquer, il est vrai avec précaution, le problème, récusé par Saussure, de l'origine du langage:

"Il serait hors de propos de soulever ici le problème des origines du langage. Notons, cependant, que la reconnaissance des variations concomitantes des modèles phonologique et sémiologique apporte des éléments nouveaux au dossier, considéré jusqu'à présent comme inactuel" (1966, p. 63).

Les "variations concomitantes des modèles phonologiques et sémiologiques", ce n'est rien d'autre qu'une autre formulation de la "motivation du signe". Et le mode d'approche du problème des origines qui se trouve ainsi envisagé semble bien être, retraduit dans la théorie du "proto-sémantisme" de Pierre Guiraud, le bon vieux modèle onomatopéique, modifié, certes, fondamentalement, par la substitution du "modèle sémiologique" au référent des anciennes théories. Dans le *Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, je crois apercevoir au moins l'ébauche d'une contradiction entre l'article arbitraire, dans l'ensemble conforme, en dépit de certaines réserves de détail, à l'enseignement du *CLG* et l'article motivation, où les deux auteurs, Greimas et Courtès, reviennent sur "l'approche de P. Guiraud, qui, par-delà les imitations servant à produire des morphèmes isolés (onomatopées), met en évidence l'existence de structures morphophonologiques (du type 'tic'/'tac'), susceptibles de produire des familles entières de mots et de les articuler, en même temps, au niveau sémantique, compte tenu des oppositions phonologiques (/i/ vs /a/)" (1979, p. 240).

C'est là une mise en cause explicite du principe de l'arbitraire du signe. Elle ne s'accompagne pas de ce qui semble pouvoir être une de ses implications: la mise en cause du concept de valeur, qui donne lieu à une entrée très saussurienne dans le *Dictionnaire*.

Qu'en est-il maintenant du Saussure fondateur de la sémiologie, à supposer qu'il est possible de le distinguer du Saussure linguiste? C'est ici le Greimas de 1983, qui prend la parole, de façon plutôt négative:

"Par exemple ce que Saussure dit à propos de la sémiologie, c'est intéressant évidemment, mais c'est anecdotique; ça fait deux phrases, on ne peut pas faire de la sémiologie avec ça, pas plus que de la sémiotique d'ailleurs" (1983-1987, p. 306).

S'ensuit, pour la première fois, à ma connaissance, dans les écrits de Greimas la disjonction entre le Saussure du *Mémoire* de 1878 et celui du *CLG* des années 1907-1911 et de son édition de 1916:

"Ce qui est capital dans l'œuvre de Saussure, c'est son *Mémoire*, et la façon dont il a résumé tout le XIX<sup>ème</sup> siècle dans le comparatisme linguistique: c'est son idée de traiter un système comme un ensemble de corrélations. C'était d'jà de la sémiotique. Le grand Saussure, il est là! Ensuite, on peut s'amuser avec signifiant/signifié, mais à ce jeu, on crée la possibilité de bien des déviations, Saussure lui-même a commencé avec 'arbre' comme image psychologique, 'arbre' comme concept, c'est de la plaisanterie – avec cela on ne peut pas faire de la sémiotique" (ibid. ).

Propos assez complexes, où se décèlent des imprécisions sur le statut historique du *Mémoire* et ce qui est peut-être une erreur, au moins par omission, sur la fonction conférée au "concept" de l'"arbre" dans la définition du signe. Ajouterai-je que je reste un peu surpris de constater que, sauf erreur ou



oubli – qui ne seraient pas seulement miens – Greimas semble n’avoir jamais eu aucune curiosité pour la recherche sémiologique de Saussure sur la légende? Elle était pourtant révélée, discrètement, il faut le reconnaître, par Godel dès 1957, puis par Starobinski en 1971, en même temps que la recherche sur les Anagrammes, dont Greimas, toujours sauf erreur ou oubli, ne souffle mot non plus.

Pour conclure, le mieux est sans doute de citer le Greimas de 1985. À propos du très suggestif “Retour à Saussure?” de Claude Zilberberg, il fait allusion au geste commun d’Oswald Ducrot et de Claude Zilberberg:

“Les deux linguistes balaient d’une main le *Cours*, usurpateur d’une réputation ambiguë, pour installer à sa place le *Système*” (1985, p. 3).

S’ensuit immédiatement un point de vue complémentaire, d’jà aperçu dans certains des textes précédemment cités. Il est, certes, présenté comme celui de Zilberberg. Mais il serait sans doute facile de montrer qu’il est aussi celui qu’adopte Greimas:

“Une relecture de Saussure n’est possible qu’à travers Hjelmslev, seul héritier légitime, un Hjelmslev qui ne se trouve pas tout à fait à l’endroit où nous l’avons situé. Un glossaire hjelmslevien pour lire les intuitions fondamentales du jeune Saussure” (ibid.)

Telle qu’elle s’exprime à ce moment, la position de Greimas consiste donc à éliminer le *Cours* et à lui substituer le *Système*. Mais le *Système* lui-même n’est à son sens “lisible” que par l’entremise du “glossaire” hjelmslevien.

On voit l’étendue des problèmes auxquels nous a amenés l’exercice au départ très modeste que j’ai entrepris de faire. Il nous conduit en effet à deux tâches difficiles, mais nécessaires. La première serait de réfléchir sur la pertinence de ce rééquilibrage de l’œuvre de Saussure auquel Greimas s’est livré au cours de sa réflexion. La seconde serait de repérer, cette fois dans le texte de Greimas, les effets exercés par ce Saussure rééquilibré et hjelmslevisé. On a compris que ce double travail outrepassait largement les limites de ce qui peut être fait aujourd’hui.